

# LE DEVOIR

LE JEUDI 5 MAI 2005

Entretien avec le cinéaste autrichien Ulrich Seidl

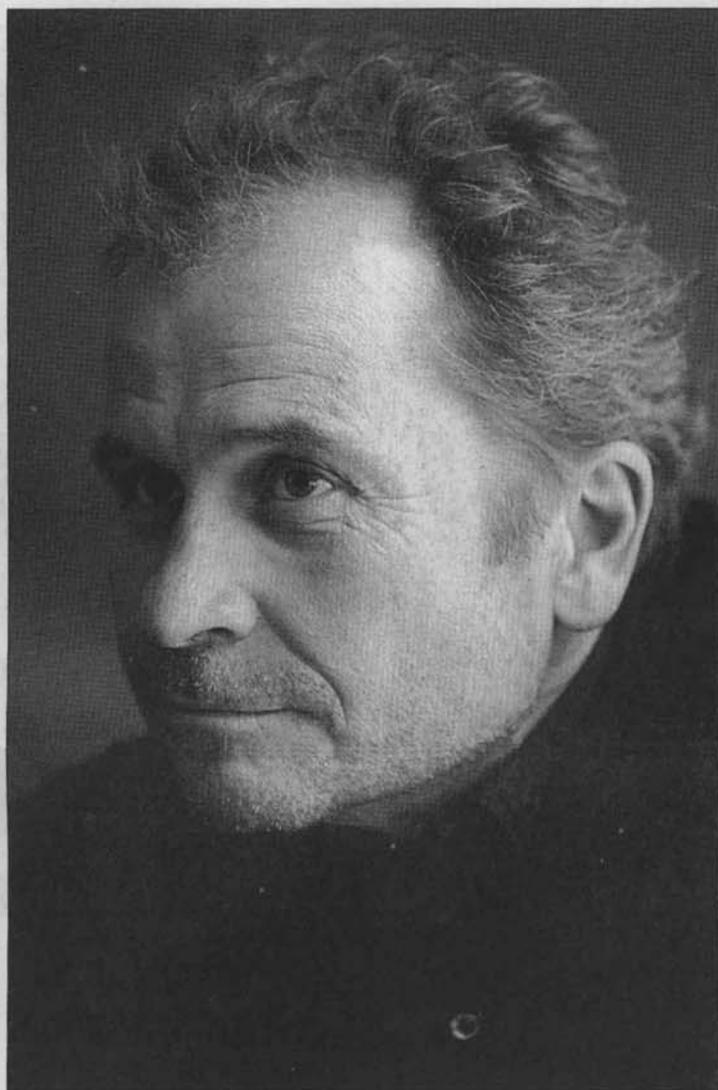
## Quand toute vérité est bonne à dire

ANDRÉ LAVOIE

L'Office du tourisme de l'Autriche ne risque pas de lui commander un film vantant les charmes de son pays natal. Depuis le début de sa carrière, Ulrich Seidl se préoccupe en effet de montrer ce qui se cache derrière les volets clos, les confessionnaux, les toilettes de bars branchés et les chambres à coucher. D'ailleurs, quand je souligne qu'un documentariste québécois m'avait confié que la chambre à coucher signifiait l'ultime limite de son regard, sa réponse fut sans équivoque: «De toute évidence, je continue là où il s'arrête.»

Peu de choses semblent vouloir arrêter Ulrich Seidl, de passage à Montréal dans le cadre d'une rétrospective présentée à la Cinémathèque québécoise à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 14 mai. Documentaires? Fictions? Réalité mise en scène? L'homme ne supporte visiblement pas les étiquettes trop rigides, s'appliquant à mélanger les genres ainsi qu'à embrouiller le spectateur qui voudrait jouer au plus malin que lui, croyant débusquer la part de vrai et de faux, une entreprise que même des confrères cinéastes ont parfois ratée.

Depuis le succès international de *Dog Days*, lauréat du grand prix du Festival de Venise en 2001, Michael Haneke (*La Pianiste*, *Code inconnu*) n'est plus seul à représenter le cinéma autrichien à l'étranger. Ulrich Seidl confesse d'ailleurs que c'est depuis la sortie de *Dog Days*, vision glauque des habitants d'une banlieue de Vienne, que les rétrospectives se multiplient, à Toronto, en Europe et maintenant à Montréal. Si Haneke joue la carte de la fiction pure et s'appuie sur des stars, Seidl s'amuse à confronter acteurs professionnels et amateurs, préfère les tableaux vivants aux mises en scène léchées et dresse un portrait de l'Autriche qui, plus d'une fois, a profondément choqué ses compatriotes. Et la polémique s'étend au-delà des frontières autrichiennes puisque ses constats s'appliquent à l'ensemble de la société occidentale: solitude, individualisme, consommation à



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Peu de choses semblent vouloir arrêter le cinéaste autrichien Ulrich Seidl, de passage à Montréal dans le cadre d'une rétrospective présentée à la Cinémathèque québécoise à partir d'aujourd'hui.

trance, perte de repères et de valeurs, ses personnages en sont les tristes incarnations.

Celui qui, enfant, aspirait à devenir prêtre — il est issu d'une famille profondément catholique — a vite changé d'idée mais aurait sans doute fait un bon confesseur. Mais à l'École de cinéma de Vienne, ses professeurs ne voyaient pas en lui un futur réalisateur, et il a quitté les lieux sans diplôme. Ulrich Seidl, qui préfère s'exprimer en allemand et dont les propos

me sont traduits par une charmante et efficace interprète du Goethe-Institut, reconnaît qu'il sait très bien écouter. «En peu de temps et sans beaucoup d'efforts à faire, précise-t-il, les gens me racontent des choses souvent étonnantes.» C'est ainsi qu'il filme des personnes attachées de manière névrotique à leur animal de compagnie (*Animal Love*), des mannequins aux narines bourrées de cocaïne (*Models*) et de fervents catholiques confessant, à Dieu et

à la caméra de Seidl, leur désir de tuer leur conjoint infidèle (*Jésus, toi qui sais*).

Même s'il reconnaît «qu'on ne peut pas faire la différence entre la fiction et le documentaire» dans ses films, l'essentiel est ailleurs pour Ulrich Seidl. Il s'agit de montrer ce que les spectateurs ne veulent pas voir habituellement, «raison pour laquelle certains d'entre eux deviennent carrément agressifs». «Je ne cherche pas uniquement à présenter la misère des minorités, souligne-t-il, sachant que le spectateur saura tout de suite où je me situe. Dans *Good News*, en filmant les marchands de journaux de Vienne [d'origine pakistanaise et turque, entre autres], je m'intéresse aussi à ceux qui lisent ces journaux, à la petite-bourgeoise, à des gens comme vous et moi. Ça élargit la perspective.»

Il se remémore aussi la sortie, houleuse, de *Models* en Allemagne, un film qui donne aux émissions de télé-réalité des allures de contes pour enfants. Ces femmes dont le boulot est de paraître s'y montrent sous leur jour le plus défavorable. «Habitues à être dirigées d'une main de fer, elles étaient souvent démunies avec moi, ne sachant pas quelle attitude adopter: elles ont d'ailleurs mis du temps à comprendre ma démarche.» Et l'ont sûrement regretté! En effet, à les voir passer leur temps à vomir, à se déshabiller devant le premier photographe venu et à entendre les horreurs qu'elles se racontent ou déblatèrent à propos de l'une ou de l'autre, on reste bouche bée. «Beaucoup ont refusé de croire que tout était vrai, précise-t-il. Et pourtant, c'était encore pire dans la réalité.»

Voilà qui devait ravir celui que certains qualifient de «porno-graphie sociale» et dont Werner Herzog disait, à propos d'*Animal Love*: «Je n'ai jamais vu l'enfer de si près.» Je n'ai pas pu m'empêcher de demander à Ulrich Seidl s'il considérait cela comme un compliment. «Bien sûr», m'a-t-il assuré, sourire en coin...

■ Rétrospective Ulrich Seidl du 5 au 14 mai à la Cinémathèque québécoise. Renseignements: (514) 842-9763 ou [www.cine-mattheque.qc.ca](http://www.cine-mattheque.qc.ca).